

L'image du père dans l'imaginaire romanesque Mokeddemien

Dre. Souad ATOUI-LABIDI,

Maitresse de Conférences, Université Mohamed Boudiaf, M'Sila

« Le père ne saurait être un simple passant. Il est plutôt un passeur, un vecteur... Le père n'est pas une instance ou un ingrédient qui s'ajouterait ou se saupoudrerait dans la relation mère-enfant. Non, structurellement, pour la vie du sujet du bébé-naissant, un père est là au départ avec la mère. »

(Clerget, 1992)

Résumé :

A la lecture des romans de la romancière Algérienne Malika Mokeddem et à travers l'analyse de l'enfance des personnages dans l'œuvre, nous constatons qu'elle est alimentée par le désir de fuite salvatrice vers d'autres univers aussi bien réels que fictifs. Cette enfance mal vécue, est surtout marquée par l'absence partielle ou totale de la tendresse parentale et surtout celle du père. Ainsi et pour comprendre la brisure des liens entre pères et filles, nous allons analyser, dans cet article, la représentation des figures négatives du père qui jalonnent l'imaginaire romanesque Mokeddemien et qui est la cause principale de la fuite des personnages/enfants vers des univers capable de compenser leur faille sentimentale.

Mots clés : père- fille- image négative- affection- manque- compensation

**العنوان : صورة الأب في المتخيل الروائي لمليكة مقدم
الملخص بالعربية :**

عندما نقرأ روايات الكاتبة الجزائرية مليكة مقدم، وعندما نحلل خصيصا طفولة الشخصيات ، نلاحظ أنها متغذية بشغف الهروب من الواقع إلى أماكن أخرى منها الخيالية ومنها الواقعية .هاته الطفولة المعذبة هي طفولة موسومة بالغياب الجزئي إن لم يكن الكلي لحنان وعطف الوالدين وخاصة حنان الأب . في هذا الخصوص، ولكي نفهم هذا التمزق للروابط بين الآباء والبنات، سنحلل من خلال هذا المقال، كيفية تمثيل الصور السلبية للأب التي تميز المتخيل الروائي المقدمي ، والتي هي في الوقت ذاته السبب الرئيسي في هروب الشخصيات/الأطفال نحو عالم كفيل بتعويض حرمانهم العاطفي.

الكلمات المفتاحية : الأب – البنت – صورة سلبية – حنان – حرمان- تعويض

Etre père, ce n'est pas engendré uniquement biologiquement un enfant. Il s'agit également de s'inscrire dans une filiation, une généalogie, s'affirmer dans une fonction symbolique, reconnaître l'enfant, l'aider à grandir, lui accorder le statut de l'enfant désiré, l'aimer, le guider, lui expliquer la Loi, lui imposé des limites.

Le statut du père, père digne et responsable de ce nom, impose d'importantes et d'imposantes responsabilités. En effet, dans les sociétés traditionnelles maghrébines, certains pères n'occupent pas leur place ou sont absents de l'existence de leurs enfants pour toutes sortes de raisons. Par ailleurs, le retour de certains après des années d'absence n'épargne pas l'enfant, la fille surtout, des dégâts psychologiques subis et vécus pendant longtemps.

1. Ecriture littéraire et image du père

Le « père » est l'un des personnages principaux autour duquel le projet littéraire se construit, dans les différentes littératures aussi bien occidentale que maghrébine. Depuis longtemps, son image a nourri l'imaginaire littéraire des écrivains. C'est également le cas des textes que nous analysons. Sa figuration dans les textes est antithétique : tantôt protecteur, généreux et affectif (Mahmoud le père de Yasmine dans *Le siècle des sauterelles* et celui du père de Sultana dans *L'Interdite*); tantôt difficile, autoritaire et sans affection (cas des autres romans).

Nous analyserons, dans cet article, la représentation du père dans quatre romans de Mokeddem en insistant sur les liens au sein de la famille qui ont imposé cette fêlure psychologique entre les pères et leurs filles. Le roman *Mes hommes et Des rêves et des assassins* mettent en avant le personnage du père au point qu'il devient le catalyseur de l'écriture. Nous constatons également qu'au père biologique se substitue parfois des pères spirituels que nous ne comptons pas étudier dans ce travail.

Le père est donc un personnage omniprésent dans la littérature maghrébine généralement et algérienne d'une manière plus précise. Il est dans certains cas inséparable de la réalité socio-familiale vécue par ces écrivains. En effet, les textes de cette littérature expriment une tradition qui vient de la croyance sociale qui prône la valorisation du statut du père. Tahar Ben Jelloun confirme cette idée commune à tous les pays du Maghreb en ces termes :

Dans la culture [...] traditionnelle, le rapport des enfants aux parents est très différent de celui qui existe en occident. Ce n'est

pas forcément meilleur, c'est différent. J'ai toujours été choqué quand j'ai lu des livres où certains écrivains occidentaux règlent leurs comptes avec leurs parents. Chez nous il y a une religion de l'amour filial. Il est exclu qu'il ait des différends entre un enfant et ses parents. S'il y en a, ils seront sans conséquences, on ne les verra jamais sur la place publique. Sinon on encourrait la malédiction. On ne juge pas ses parents. On doit toujours au contraire être à la recherche de leur bénédiction. [...]. On ne peut rien faire d'important sans la bénédiction des parents⁽¹⁾

Ces propos témoignent d'un vécu qui rend compte de la relation générale qu'entretiennent les parents avec leurs enfants dans les pays du Maghreb. Cependant, certains écrivains maghrébins s'inscrivent en opposition avec cette tradition dans la mesure où ils expriment, dans leurs écritures, leur rancœur vis-à-vis de leurs pères. Ce sont principalement Rachid Boudjedra dans *La répudiation* et Driss Chraïbi dans *Le passé simple*. Ces romans exposent des rapports négatifs entre les pères et les fils. En effet, leurs écrits traitent de l'image négative des relations entretenues avec les pères et donnent à lire ce déséquilibre causé par l'absence de l'affection et du dialogue paternels. Qui prendre donc pour modèle ? Et qui écouter si le père est absent ? Cette représentation négative du père n'est pas uniquement prise en charge par des écrivains masculins puisqu'elle est également développée par un nombre important d'auteurs. Des femmes qui (d)écrivent la froideur des liens entre pères et filles.

2. Représentation du père chez Malika Mokeddem

Dans la vie de tous les jours comme dans la fiction littéraire l'absence physique du père marque d'une manière indélébile la vie de l'enfant. Cette absence devrait être compensée par la présence de la mère ou de son affection, mais celle-ci est également loin. L'auteure Malika Mokeddem en utilisant ses souvenirs tente de restituer un certain réel marquant et, par-là, son écriture se prête à une investigation filiale voire psychologique. En effet, ce que nous remarquons du fonctionnement de l'écriture mais aussi des personnages de Mokeddem, donne à lire la présence d'une grande faille affective entre pères et filles. Les romans de l'auteure mettent en scènes, de manière constante, la haine paternelle et ses conséquences pour la fille. La perte du sentiment de la réalité, la relation conflictuelle père/fille qui affectent un grand nombre de personnages sont explicitement donnés et de manière régulière pour confirmer l'impossibilité des liens avec les géniteurs.

Les personnages féminins de l'œuvre Mokeddemienne ne connaissent donc pas la tendresse paternelle. Leurs pères même présents physiquement sont loin de leur procurer l'amour recherché. C'est pourquoi, la majorité des textes de Mokeddem évoquent ce lien négatif qui marque ses moments les plus forts dans *Mes hommes*. Dans ce roman, la figure du père est au centre même de l'écriture romanesque au point d'en devenir le moteur. Dès l'incipit, la narratrice insiste sur son image négative :

Mon père, mon premier homme, c'est par toi que j'ai appris à mesurer l'amour à l'aune des blessures et des manques. A partir de quel âge le ravage des mots ? Je traque des images de la prime enfance. Des paroles ressurgissent, dessinent un passé noir et blanc. [...]T'adressant à ma mère, tu disais « Mes fils » quand tu parlais de mes frères. « Tes filles » lorsque la conversation nous concernait mes sœurs et moi.(2)

Dans un premier temps, le passage met l'accent sur le personnage du père en le désignant, tout simplement, par « mon père » et encore « mon premier homme ». Cette mise en valeur du possessif « mon » laisse déduire qu'il s'agit d'un récit à dominante autobiographique qui traite de la relation père/fille. La narratrice raconte son père au sein de la famille et insiste sur sa négligence totale vis-à-vis de ses filles.

Dans un second temps, le passage dévoile des souvenirs du passé de l'enfant au moyen desquels elle se remémore certaines images et paroles. L'expression entre guillemets « Mes fils » est également mise en valeur par l'usage de la graphie en lettre majuscule qui est très significative dans la mesure où elle fait allusion à la ségrégation entre les filles et les garçons dans la même famille. Le père valorise ses fils par rapport à ses filles. Le recours au possessif « Mes » traduit un sentiment de fierté et d'honneur car il s'agit, pour le père de la narratrice d'une descendance masculine dont il est totalement fier.

Par ailleurs, cette fierté n'a pas de place lorsqu'il est question de filles. « Tes filles » c'est une expression dévalorisante, malgré l'usage de la majuscule. La femme/mère est jugée ici, car dans l'imaginaire collectif ou social c'est la mère qui est responsable du sexe des enfants à venir.

Les garçons sont donc honorés et donnent de la fierté au père. Tandis que les filles sont destinées à être prises en charge par leur mère. Les rebellions de la narratrice contre son père se manifestent par le rejet de l'ordre familial établi, par le refus des structures sociales qui valorisent les garçons et les hommes.

Or, face à cette image de père traumatisante, les personnages de Mokeddem dévoilent un instinct irréductible de liberté et choisissent de se révolter. Ces personnages refusent à priori que leur enfance soit toujours sous la surveillance exclusive et autoritaire des adultes. Cette prise de position qui s'exprime à travers la révolte contre le père est le résultat de l'absence d'affection et d'amour filial dans la famille. La narratrice de *Mes hommes* situe sa rébellion à partir d'un fait marquant : l'incident du vélo qui l'a marqué de façon indélébile. Il s'agit de son désir d'avoir un vélo pour aller à l'école mais son père a refusé catégoriquement, ce qui l'a poussé à renoncer à ce qu'elle désire. Mais un jour, de retour à la maison, elle était sidérée de voir l'un de ses petits frères trôner sur un vélo neuf qui était un cadeau de leur père. A partir de ce moment, la narratrice décide de s'isoler et partir loin de sa famille. C'est ainsi qu'elle a perdu confiance en son père : « *On doute de tout quand, enfant, on ne croit plus en ses parents. C'est d'abord en toi que j'avais besoin d'avoir foi, mon père* ⁽³⁾. »

L'enfant, dans cet extrait, vit le drame d'une agression affective paternelle, de plus en plus aigüe qui se manifeste, tout au long du roman, par l'éloignement puis le rejet du père. La vie familiale et le lien entre

père et fille nous paraissent dénué de sentiments positifs car tout y est calculé, même l'affection. De ce fait, l'enfant finit, grâce à son imagination, par se créer un monde imaginaire et secret qui participe à son épanouissement. Par le rejet du père, la narratrice provoque son déséquilibre mais, dans le même temps, elle continue de vivre dans les délires provoqués par les livres. Ces délires lui permettent de fuir une réalité insupportable, une lutte intérieure épuisante mais constructive. Or dans cette fuite salvatrice nous constatons « l'établissement d'une relation faisant du délire un effort de retour à la réalité ⁽⁴⁾. »

L'espace familial constitue donc un univers insupportable. Dans son enceinte la fille n'a pas le droit à la parole, elle doit non seulement être soumise mais aussi s'effacer pour être acceptée de sa famille et de sa société gérée par une tradition tribale. Pour décrire cette ambiance familiale qui atteste de la figure négative du père dans ces sociétés, Jacqueline Arnaud dans *La littérature maghrébine d'expression française* écrit: « Le père est fermé dans sa pudeur, dur avec ses ouvriers comme ses enfants, et sans doute sa femme. La femme est effacée derrière l'autorité paternelle comme craignant de paraître gaie ; sa douceur doit se faire furtive devant la réprobation du père. L'enfant étouffé dans la vaste demeure ⁽⁵⁾. »

Le père, dans ces sociétés, impose du respect transformé en crainte par son entourage. Cette peur imposée permet, quelque part, au chef de famille, de maintenir de l'équilibre au sein du foyer et de préserver son statut de père et d'époux. Sa femme doit, à son tour, s'effacer au profit de l'ordre des normes sociales et familiales traditionnelles. L'enfant

préfère fuir cette ambiance infernale que de rester pour la subir. C'est ce qui se traduit incessamment dans les romans de Malika Mokeddem.

Des rêves et des assassins donne justement à lire cette idée de démission paternelle générant un désordre dans la structure de la famille et des liens qui la gèrent. Le premier chapitre intitulée *Le manque et l'outrance* s'ouvre sur un détail important : l'obsession sexuelle du père de Kenza. Cet élément nous éclaire dès le début du roman sur la haine que porte la fille à son géniteur : « *Quelque chose était détraquée dans ma famille, bien avant ma naissance. Mon père, lui, avait déjà sa maladie, le sexe. [...] Enfant, je l'ai observé à son insu. Maintes fois. Et maintes fois sans le vouloir, je l'ai surpris en train de culbuter des voisines* (6). »

La narratrice nous présente, d'une part, le manque de lien familial et d'autre part l'obsession sexuelle du père. Cette obsession est qualifiée de malade. Nous déduisons à partir des propos de la narratrice son regret d'avoir été la fille d'un tel père. Un regret qui s'éclaircit à travers la répétition des expressions : « maintes fois » suivies de « sans le vouloir ». Kenza justifie cette haine tout au long du premier chapitre du roman comme nous aurons l'occasion de le voir plus loin.

Des années plus tard, Kenza arrive à dépasser son traumatisme et finit par renier complètement son père : « *Maintenant, il ne m'est plus qu'une caricature* (7) ». Si nous admettons que la caricature n'est qu'une représentation qui met en exergue les défauts physiques d'une personne et qui les tourne en dérision, nous en déduisons que la narratrice ne garde qu'une représentation négative voire difforme de son père. En effet, aucun souvenir affectif n'est lié à son image ce qui engendre une brisure

entre les deux êtres. Ce sentiment de manque et d'absence a provoqué chez Kenza une indifférence à l'égard de ce père absorbé par d'autres objectifs, écartant de son champ de vision sa famille.

L'enfance de Kenza était également marquée par l'absence de sa mère tout comme tous les enfants de l'œuvre de Mokeddem : « *Ma mère, elle, je ne l'ai jamais connue. Ma prime enfance est marquée par son absence autant que par les excès de mon père. Le manque et l'outrance. Deux énormités opposées et sans compensation* ⁽⁸⁾. »

Les rapports entre Kenza et sa famille, spécialement avec son père sont évoqués de façon allusive, car aucune relation ne les unit. Kenza, enfant vit et subit son vécu mais une fois consciente de ce qui se passe autour d'elle, elle prend la décision de tout dénoncer sans haine ni regret, ni même rancune « *Je ne le hais pas, il est tellement grotesque ! Il m'indiffère, voilà tout* ⁽⁹⁾. ». Nous avons la nette impression que son père sort de sa vie sans que cela ne provoque, chez elle, le moindre souci ou le moindre regret. En effet, elle poursuit sa vie tout en choisissant d'être libre aussi bien physiquement qu'intellectuellement.

Par ailleurs, nous nous trouvons devant une question cruciale : quelles sont les autres raisons qui mènent la fille à éprouver des sentiments de haine envers son père ? La réponse est étroitement liée à cet éloignement physique du père vis-à-vis de ses enfants. Un éloignement qui entraîne une froideur affective et un manque sentimental: « L'éloignement physique du père symbolise le manque d'affection dont [l'enfant] souffre et cette absence creuse en lui une blessure profonde. L'enfant se sent orphelin car sa demande d'amour rencontre l'absence, le vide ⁽¹⁰⁾. ». Leïla

dans *Les Hommes qui marchent* nie carrément l'existence de son père qui trahit la parole donnée lors de l'épisode où elle relate qu'elle lui a confié ses économies avant de s'apercevoir qu'il en a fait usage. Un jour, de retour à la maison, elle a su qu'il avait acheté une chèvre avec l'argent de sa tirelire. Blessée profondément par cette trahison, elle n'a pas manqué d'exprimer sa fureur et sa grande haine envers lui. C'est ainsi qu'elle s'est adressée à lui en disant : «*Tu n'es plus mon père. Je t'ai fait confiance et tu m'as trahie. Je te hais ! Je te hais ! Tu n'aurais jamais fait ça à l'un de tes fils, je le sais, et je te hais encore plus pour ça.*»⁽¹¹⁾ »

Il s'agit ici d'une négation du père qui se traduit par les cris de révolte de sa fille qui exprime à son égard une grande rancune. Cette négation se manifeste doublement ; par l'usage du procédé grammatical : « ne... plus » et par la répétition de l'expression « *je te hais* », une expression qui met l'accent sur l'état d'âme de la narratrice traumatisée par la trahison de son propre père.

La trahison de la parole donnée est également évoquée dans *Mes hommes* et engendre également la négation du père. « *Tu avais trahi la parole donnée. [...]. C'est ce jour-là que j'ai commencé à partir, mon père* » « *c'est tout ce que je pouvais attendre de toi, moi, la fille* »⁽¹²⁾. Dans ce passage, la narratrice fait allusion au manque de « parole d'honneur » d'un homme conservateur. La parole symbolise, dans les sociétés traditionnelles, l'honneur de l'homme. Quant à l'usage de l'expression « moi, la fille » c'est également une allusion pour démontrer qu'une fille a plus de respect, vis-à-vis de la parole donnée, qu'un homme. C'est ainsi que la narratrice rêve d'un monde dans lequel son père n'est plus

mais la réalité s'impose toute autre. Plus tard, elle réussira à fuir cette ambiance monotone et triste en fréquentant l'école « *Et puis partir, quitter la maison est un bonheur en soi* ⁽¹³⁾ ».

La négation du père se poursuit tout au long du roman et s'exprime avec clarté dès le chapitre intitulé *La première absence* qui retrace l'absence du lien affectif entre le père et sa fille mais c'est à partir de l'incident du vélo, précédemment cité, que nous constatons la volonté réelle de nier et de couper tous les liens avec le père de manière définitive. La narratrice a préféré sa liberté à l'injustice de son père et a fini par choisir l'amour d'autres hommes pour combler et compenser les meurtrissures de l'enfance. L'affection perdue au sein de la famille finit par trouver refuge dans l'éros et l'amour des hommes. Celui-ci devient un chant de liberté interdite aux femmes et offre à la narratrice qui ne veut pas se soumettre une liberté pour prouver son être, pour exister et pour gagner sa place.

Je t'ai quitté pour apprendre la liberté. La liberté jusque dans l'amour des hommes. [...]. Tu n'as jamais vu aucun des hommes que j'ai aimés. Car cette liberté-là relève pour toi de la honte, du péché, de la luxure, mon père. Cette vie qui te reste taboue, je veux l'écrire jusqu'au bout.⁽¹⁴⁾

La narratrice trouve donc dans la liberté d'aimer à sa guise une solution idéale pour se réaliser et pour vivre « jusqu'au bout » tout ce qu'on lui a interdit. Mais avant d'arriver à ce stade, et juste après l'incident du vélo, elle nous a fait une confidence qui apparaît brusquement comme une tentative de maintenir de l'espoir, un dernier espoir de récupérer son père :

Planquée là, j'aimais te regarder passer à bicyclette, mon père. Pour rien au monde je n'aurais manqué les rendez-vous de tes allées et venues. Je te guettais, t'apercevais au loin. Je m'inventais que tu venais pour moi. Tu venais à moi dans toute ta superbe. Les grands rebords de ton chapeau rifain, doublés de tissus aux couleurs de l'arc-en-ciel, auréolaient ton visage. La souplesse de ton saroual, tenu haut sur les mollets, rehaussait la force de tes jambes. Ta chemisette ou ta veste prenait des bouffées d'air. Des rondeurs de caresse autour de ton torse. Je me retenais de courir vers toi, mon père. (15)

Dans ce passage qui présente une longue description des allées et venues du père, la narratrice nous dépeint une foule de désirs et sentiments refoulés mais apparents grâce à l'usage des expressions utilisées et qui traduisent, à leur tour, de l'affection et de la tendresse pour le père. Cet implicite se cache parfaitement derrière « j'aimais te regarder », « te guettais », « la souplesse », « couleurs, arc-en-ciel... ». L'enfant vit un moment de bonheur exceptionnel puisqu'elle traduit ses sensations dans l'attente convoitée du père, c'est ainsi que le rêve de se jeter dans ses bras atteint son summum.

Du sommet de la dune, elle s'invente des histoires, elle essaye de croire que son père venait pour la voir, elle seule, un souhait caché mais retracé d'une manière qui donne de l'espoir et de la quiétude. Cela fait, elle se libère des contraintes du temps et de l'espace pour s'évader du réel. Grâce à son imagination, elle noue, ne serait-ce-que pour des moments éphémères mais incomparables, un lien d'amour et de paternité avec son

père. Elle l'attendait et pour rien au monde elle n'aurait manqué ses rendez-vous.

C'est ainsi que la lecture du passage et grâce aux expressions choisies qui ont une grande charge sémantique, nous laisse oublier, un moment, la haine que porte la narratrice à son père, mais le rêve se brise avant même d'atteindre son objectif. En effet, à la fin de l'extrait, c'est le retour à la réalité amère. Une réalité qui l'empêche de courir réellement vers lui et de se blottir dans ses bras pour l'unique et la simple raison que ce père refuse et nie l'existence de sa fille.

Pourtant, cette volonté de faire exister le père est vite remise en question. Sa négation reprend rapidement le dessus et s'affirme dans le désir ardent de la narratrice de le voir mourir. :

Mais un jour, revenant de mes cours au bord de l'inanition, je t'ai trouvé poussant un vélo flambant neuf sur lequel trônait le premier de tes fils. Vous riez aux éclats. Je suis l'ainée. Ton fils n'avait que quatre ans. [...] Cette fois-là, c'est ta mort que j'ai désirée, mon père. De toutes mes colères et mes peines. J'aurais voulu que tu meures sur l'instant tant m'était intolérable ce sentiment que j'étais déjà orpheline de toi. (16)

3. Du manque... à la compensation

Nous remarquons que la représentation du père dans les textes mokeddemiens est soumise à la volonté des narrateurs et des personnages féminins. L'auteure ne donne pas la parole aux pères. C'est toujours par intermédiaire des narratrices, que nous arrivons à les

découvrir et à les connaître. Le père est absent affectivement, le lien paternel n'a pas d'existence et l'enfant se trouve par conséquent livré à lui-même à la recherche de la tendresse perdue dans d'autres lieux ainsi que dans d'autres perspectives.

L'enfance dans l'œuvre de Mokeddem souffre d'innombrable plaies et blessures : « *Notre vie [...] n'est qu'une succession de petits bonheurs et de grands drames* ⁽¹⁷⁾ ». La majorité des personnages Mokeddemiens marqués par l'absence de la tendresse et de l'amour filial se fixent eux-mêmes des objectifs pour combler les failles affectives du milieu d'origine. Originaires, pratiquement tous, du désert ils se trouvent étroitement liés à cet espace naturel et géographique. Espace accueillant, ce désert assure de nombreuses fonctions. En effet, Il est le lieu des commencements par excellence. C'est justement, par le biais de cet espace que les personnages parviennent à s'interroger sur leur monde tout en se projetant dans l'avenir. C'est à partir de cet espace que les rêves des ailleurs prometteurs ont commencé. C'est grâce à ce lieu que les héroïnes en situation de manque ont pu, au gré de leur imagination, échapper à l'injustice et à la ségrégation entre filles et garçons. La dune si souvent évoquée, devient le symbole du giron maternel et de la tendresse recherchée.

Conclusion

L'image du père se donne à lire de façon négative dans l'écriture Mokeddemienne. Elle n'est pas uniquement une simple idée qui traverse un seul roman mais elle est quasi-présente dans presque toute l'œuvre de l'auteure. Cette image obsédante crée également un parallèle, celui d'une

enfance mutilée et sans espoir. L'enfance dans l'écriture de l'auteure est donc inscrite sous le signe de la carence affective. Comme nous l'avons souligné précédemment, ce manque reste inassouvi et sans compensation de la part des parents. Le manque d'amour filial et l'effacement de la mère favoriseront au personnages/enfants l'évasion dans des espaces refuges qui sont respectivement la lecture et la nature. L'agressivité du réel donne naissance à la recherche d'une clémence ailleurs. Le livre comme l'ultime compagnon de l'adolescence était pour les personnages un soutien moral par excellence et porteur d'espoir. Ainsi que le désert qui a joué, dans pratiquement tous les textes étudiés, le rôle du giron maternel dans l'enfance. Par ailleurs et à l'âge adulte, c'est l'espace marin qui a pris le relais et a également été le substitut de l'affection maternelle. C'est ainsi qu'en l'absence de tendresse et de l'affection au sein du foyer, considéré comme le premier lieu de notre intimité (selon Bachelard), les personnages-femmes de Mokeddem, à un âge avancé, se nourrissent de la tendresse de la mer après avoir été protégés, enfants, par la dune. C'est ainsi que les personnages des romans étudiés choisissent à un moment donné de leur existence de se créer un monde en marge de la réalité dans lequel tout est possible. Ils balancent donc entre deux pôles : fuir momentanément la réalité hostile et se construire un nouveau monde virtuel certes mais constructif. Celui-ci a servi de pont pour construire leurs personnalités, leur identité et leur force de caractère.

Ainsi, l'écriture de Mokeddem propose nombre important de données. D'une part l'absence affective du père engendre une non résolution à la faille psychologique du personnage-fille ainsi qu'une prise de conscience

traumatisante de la ségrégation entre les sexes. D'autre part, l'aspect négatif de l'image du père, la sévérité et la froideur du milieu familial contribuent tous d'une manière objective à la construction d'un surmoi personnel hautement fort.

Notes :

¹BEN JELLOUN Tahar, « A ma mère », in *60 écrivains parlent de leur mère*, Paris, Pierre Horay, 2010, note 13

²MOKEDDEM Malika, *Mes hommes*, Alger, Sédia, 2006, p.05

³Ibid., p.08

⁴ROSOLATO Guy, *Essais sur le symbolique*, Paris, Gallimard, 1969, p. 216

⁵ARNAUD Jacqueline, *La littérature maghrébine d'expression française*. Paris, Publisud, 1986, p.205

⁶MOKEDDEM Malika, *Des rêves et des assassins*, Paris, Grasset, 1995, p.09

⁷Ibid

⁸Idem, p.10

⁹Ibidem, p.24

¹⁰FONTE LE BACCON Jany, *Le narcissisme littéraire dans l'œuvre de Rachid Boudjedra*, Thèse de doctorat, France, Université de Rennes 2, 1989, p.20

¹¹MOKEDDEM Malika, *Les Hommes qui marchent*, Paris, Grasset, 1990, p. 143

¹²MOKEDDEM Malika, *Mes hommes*, Op.cit., p. 09

¹³Idem, p. 21

¹⁴Ibidem, p. 13

¹⁵Idem, p. 07

¹⁶Idem, p. 08

¹⁷MOKEDDEM Malika, *Le siècle des sauterelles*, Paris, Ramsay, 1992, p. 259